

Commémoration du 80^e anniversaire du **BOMBARDEMENT DE COMBOVIN**

22 JUIN 1944 - 22 JUIN 2024

Chère combovinoise, cher combovinois, chers lecteurs d'ici et d'ailleurs,

En cette année 2024, la France commémore le 80^{ème} anniversaire de la Libération. En effet, 2024 marque les 80 ans des débarquements, de la Libération de la France et de la Victoire. Des plages de Normandie aux maquis du Vercors, en passant par les destins extraordinaires, souvent tragiques, d'hommes et de femmes de la Résistance française et étrangère...souvenons-nous de cette page de l'histoire qui s'est déroulée ici même, sur nos chemins communaux et dans nos bois, entre les murs de nos maisons de village et dans nos fermes...

LE MAQUIS DU VERCORS

Situé entre les départements de l'Isère et de la Drôme, le Vercors est un massif montagneux qui abrite dès 1942 réfugiés, résistants et réfractaires au Service du travail obligatoire (STO). Armés et regroupés en une « République libre du Vercors » décrétée le 3 juillet 1944, ces hommes ont pour mission de perturber les troupes allemandes en vue du débarquement allié en Provence, en vertu d'un plan validé par le général de Gaulle depuis Londres. L'action des maquisards, installés dans le massif du Vercors et autour de Combovin et Chabeuil, s'intensifie : sabotage, attaque de casernes allemandes et de centres de ravitaillement. Ainsi, le village et le plateau se trouvent défendus par les trois Compagnies des lieutenants Perrin, Ladet et Houtmann. Un groupe de quatre opérateurs installent leur poste dans la ferme des Grioles. Les avions « mouchards » qui décollent de l'aérodrome de Chabeuil - La Trésorerie, à proximité donc, ne peuvent ignorer le va-et-vient des véhicules de ravitaillement.

Après avoir subi plusieurs offensives, à commencer par celles de la Milice à partir du 16 avril, le maquis sera submergé en juillet 1944 par 10 000 soldats allemands. Il s'agira de la plus grosse opération de répression menée par la Wehrmacht contre les résistants dans toute l'Europe de l'Ouest.

COMBOVIN : LE 22 JUIN 1944

Par les événements tragiques de cette journée-là, la commune de Combovin s'inscrit dans son Devoir de Mémoire en préparant sa cérémonie commémorative du samedi 22 juin 2024 pour rendre hommage aux combattants qui sont tombés pendant cette période et aussi aux victimes civiles du bombardement du village ou fusillés par l'ennemi.

TRANSMETTRE

Le sens d'une commémoration réside dans le projet qu'elle transmet et l'histoire qu'elle véhicule.

Les conflits actuels aux portes de l'Europe ou mondiaux nous incitent à rappeler cet événement de l'histoire, les souffrances et les victimes humaines, et collatérales qui découlent des guerres et conflits. Nous avons donc réalisé ce livret commémoratif du 22 juin 1944 pour nous rappeler le prix de la justice et de la liberté.

Nous devons transmettre le flambeau du Devoir de Mémoire aux jeunes qui demain auront la lourde tâche d'entretenir l'héritage de Paix et de Liberté reçu de nos Aînés.

Ainsi, ce Devoir de Mémoire commence et se poursuit avec notre jeunesse, sa présence et ses messages sur la valeur de la paix à cette cérémonie, aux côtés de ceux qui honorent la mémoire des anciens combattants et victimes.

Enfin, j'adresse mes remerciements à toutes les personnes qui ont participé à enrichir notre connaissance sur cet événement, qui ont permis de concevoir ce livret commémoratif ou encore les panneaux pour l'exposition ainsi que la préparation des cérémonies du samedi 22 juin 2024.

Très cordialement, Séverine Bouit, Maire



Commémoration 70^e anniversaire



CONTEXTE HISTORIQUE

année 43 En janvier 1943, Marcel Barbu, fondateur de l'usine et de la communauté Boimondau (Boitiers de Montres du Dauphiné) à Valence, qui sort de la prison de Fort-Barraux, achète la ferme Mourras à Combovin afin d'avoir un refuge en cas de nécessité. Il y crée un camp de réfractaires rapidement connu des occupants italiens et de la Milice, qui y font deux perqui-

sitions sans succès. Une école de formation des cadres de la résistance y est organisée. Fin octobre 1943, un maquis d'une quarantaine d'hommes s'installe sur la commune. Fin janvier 1944, Michel Prunet (« Michel ») en prend le commandement. L'accroissement des effectifs le conduit à occuper les baraquements construits par la communauté Barbu.



La ferme Mourras avec un baraquement, plateau de Marquet

Source : www.lectura.plus/dossiers/boimondau/question_3.html

mars 44 Le 1^{er} mars 1944, le camp est attaqué par des GMR qui, faute de trouver les maquisards, alertés et enfuis, incendient la ferme, puis vont à Valence piller l'usine : ils saisissent neuf membres de la communauté, en fusillent un et déportent les autres. Le 6 mars, ce sont les Allemands qui assaillent le maquis Michel, heureusement prévenu cette fois encore. Les occupants se vengent en arrêtant quatre réfractaires à La Baume-Cornillane : l'un

s'échappe, mais Jacques Baud, 22 ans, René Douzet, 23 ans, et Antoine Longhino, 20 ans, qui travaillaient sur un chantier des Eaux-et-Forêts, sont torturés au siège de la Gestapo à Valence. Le lendemain, les Allemands incendient la ferme de Marquet et deux baraques de Barbu, et emmènent à Gigors-et-Lozeron les trois prisonniers qu'ils contraignent à monter pieds nus dans la neige, sur la montagne de la Raye où ils sont fusillés.

juin 44 Le 6 juin, De Lassus installe le PC FFI à Combovin, à la ferme Belle où il retrouve Drouot. L'administration civile de la Résistance s'installe chez le maire de la commune. Drouot («L'Hermine») ne cesse de réclamer des armes, des tentes, de l'habillement et de l'argent à Alger, deux parachutages ratés ayant causé une perte presque totale.

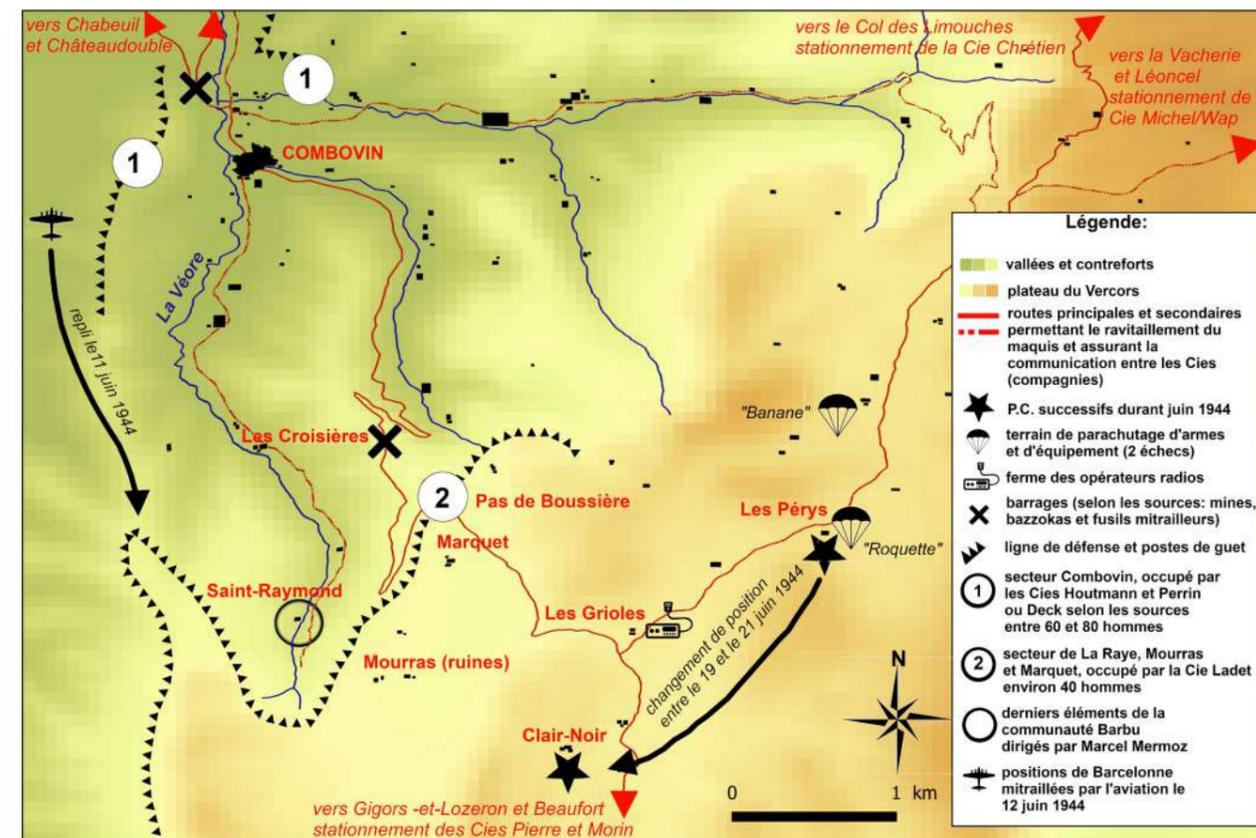
Les Allemands continuent à harceler les Résistants : le 12 juin, leur aviation détruit la bergerie précédemment occupée par la compagnie Ladet.

Le 19, l'état-major départemental FFI renforcé de trois membres importants du CDL, Follet, Planel et Marty, déménage son PC à la ferme Clair Noir, au sud de la commune.

22 juin 44 Le 22 juin, les Allemands lancent cette fois une attaque en force : à 7h30, six avions lâchent 80 bombes sur Combovin, tuant des civils, Nancy Modeste Didier, Émilie Grenier

de la Tour, née Vieux, Germaine Lagriffe, Pascal Testa, ainsi qu'un jeune homme non identifié.

Des hommes de la compagnie Perrin tentent



Dispositif de défense du plateau de Comobvin occupé par les FFI (06 juin 1944 - 22 juin 1944)

Auteur : Nicolas Cavaliere / Sources : Archives Départementales de la Drôme (cadastre en ligne, sous-séries 9 J, 92 J, et 132 J)_Musée de la Résistance en ligne_ "Ils ont refusé de subir" de René LADET

alors de porter secours à la population et d'aider à sortir les victimes des décombres. La compagnie Houtman, en formation, est liquidée, le lieutenant Jean Houtman est tué par une bombe. Les troupes allemandes, profitant du désarroi et de la faiblesse de l'armement des Résistants, montent rapidement sur le plateau de Combovin. Ils s'emparent du commissaire régional des éclaireurs unionistes, André Mounier, 43 ans, agent des PTT à Valence, qu'ils abattent devant le temple. Un cultivateur de Suze, Pierre Bonnet, 23 ans, et un agriculteur de Piégros-la-Clastre, Élie Planel, 21 ans, sont arrêtés et déportés à Neuengamme : le premier y mourra, le second décèdera pendant son rapatriement le 4 juillet 1945 dans un hôpital de Paris.

Une seconde colonne ennemie équipée d'une automitrailleuse et d'un petit canon descend du plateau supérieur. Bien renseignés et accompagnés de miliciens français, les Allemands assaillent la ferme Mottet. Émile Mottet, son épouse Louise et leur fille Marie-Louise sont fusillés, ainsi que les maquisards Cereda et André Lyonnet.

Poursuivant leur assaut, les Allemands arrivent à la ferme des Grioles, Les radios qui y sont installés sont tués en se défendant jusqu'à épuisement de leurs munitions comme l'indique le tas de douilles vides

à leurs côtés : Guy Venderer et Edward Nasch, officiers des forces aériennes françaises libres, Claude Isacovici, 22 ans, d'origine roumaine, sont retrouvés criblés de balles. En cherchant un peu plus dans la ferme, on découvre au fond de la citerne, Lucien Faure, 24 ans, agonisant, qui une fois remonté à l'aide de cordes de parachutes, rendra son dernier soupir. Le malheureux était criblé de balles et, alors qu'il vivait encore, les Allemands l'ont torturé en lui transperçant les joues à coups de baïonnettes avant de le jeter dans le puits.

Les Allemands se rendent enfin à la ferme Belle (ex PC de l'état-major FFI) qu'ils incendient. Mais ils ne vont pas jusqu'à la ferme Clair Noir, ce qui montre que leurs renseignements datent de plus de trois jours.

Outre les deux fermes incendiées, on recense de nombreux immeubles détruits ou endommagés au village de Combovin. Le plateau est réoccupé le soir par les résistants. Le commandement réitère sa demande de bombardement de l'aérodrome de Chabeuil : «L'Hermine» à «Bayard»...«Veuillez demander urgence bombardements terrains aviation de Valence où stationnent actuellement de 50 à 60 appareils allemands.»

Texte : Robert Serre



Avant 1944 : Le village de Combovin, sans clocher

Collection C.C. / Cliché A. L. Chabeuil / Source : www.delcampe.net

« 21 JANVIER 1944, À MI-CHEMIN DU PLATEAU, ... »

... **comme** un avertissement, des soldats allemands tuent un jeune homme n'ayant aucun papier sur lui.

Le maire de Combovin fait enterrer rapidement le corps dans le cimetière. Marcel Barbu et toute la Communauté ne veulent pas en rester là. Ils organisent une cérémonie religieuse entraînant le curé, le maire et toute la population.»

Sources : Etudes drômoises n°60 - décembre 2014



Funérailles d'un inconnu trouvé mort le 21 janvier 1944

Combovin, le 25 janvier 1944

Monsieur le Maire
de COMBOVIN

à Monsieur le PREFET DE LA DROME
à VALENCE

J'ai la douleur de porter à votre connaissance les faits suivants qui se sont passés sur le territoire de ma commune.

Le 21 janvier, vers 11 heures du matin, plusieurs camions chargés de soldats allemands sont arrivés à Combovin.

Ces camions se sont arrêtés à la hauteur de la ferme de Monsieur PLANEL, sur la route qui conduit du village à la plaine de Marquet. Les soldats allemands se sont dirigés vers la ferme de Mr PLANEL. Les chiens de cette femme donnèrent l'alarme, Mme PLANEL vint pour calmer ses chiens. Les soldats allemands ouvrirent alors le feu contre les chiens, sans raison apparente et sans se soucier de la présence de Mme PLANEL. Un chien fut tué mais, et ceci est beaucoup plus grave, Mme PLANEL fut blessée d'une balle à la jambe.

Les choses n'en restèrent pas là. Je descendais moi-même de mon domicile vers le village. Je fus fouillé, interrogé par les soldats allemands. Quand ils eurent constaté que j'étais le maire du village, ils me rendirent mes papiers et m'invitèrent à rechercher le cadavre d'un jeune homme qu'ils venaient, me dirent-ils, de tuer. Ils ajoutèrent qu'ils avaient dû se protéger contre ce garçon qui cherchait à se défendre.

Les allemands quittèrent le territoire de ma commune vers 13 heures 30.

Accompagné des gendarmes, prévenus entre temps, et de deux personnes du village, j'ai recherché le corps du jeune homme dont il est question, ci-dessus.

Après quelques recherches, nous l'avons trouvé. Il était criblé de balles et il était visible qu'on s'était acharné sur son cadavre.

Je n'ai trouvé sur le cadavre aucun papier. Je n'ai pu l'identifier. Aucun des habitants de la commune n'a encore vu ce jeune homme. J'ai fait questionner la Communauté Marcel BARBU qui exploite une ferme sur le territoire de ma commune, au lieu-dit Mourras. Nous ne connaissons pas en effet tous ses ouvriers qui ne font que passer quelques jours par trimestre à la ferme. Là encore ce jeune homme est totalement inconnu.

J'ai fait enterrer ce pauvre garçon au cimetière de Combovin après avoir demandé par téléphone, mais en vain, des instructions à la Préfecture. J'avais fait procéder au préalable par la gendarmerie aux constatations usages.

Je ne puis vous cacher. Monsieur le Préfet, la profonde indignation et l'émotion qui se sont emparées de mes concitoyens. Tous se tournent vers moi comme vers le responsable de la sécurité de commune. Je ne puis, à mon tour, que me tourner vers vous. En tant que Maire de la commune, je ne dispose d'aucun moyen de pression sur les autorités allemandes.

Je dois vous déclarer que je suis absolument las d'exercer mes fonctions dans de telles conditions.

J'ai affirmé à mes concitoyens que j'obtiendrais pour eux la dispense d'aller garder les voies. Je les affecterai à la garde de leurs foyers. Ils ne peuvent, et je les comprends, accepter de voir partir tous les hommes valides du village au risque de trouver en rentrant, leurs familles massacrées.

En conséquence, je prends sur moi d'autoriser ces hommes à rester chez eux jusqu'à ce que vous m'ayez fait connaître votre décision. Exceptionnellement, en raison de ce que je n'ai pas pu vous prévenir plutôt, ils se rendront ce soir au poste convenu.

Au cas où vous ne pourriez accéder à ma demande, je vous serais obligé de bien vouloir me considérer comme démissionnaire à la date d'aujourd'hui.

Je ne puis assumer la lourde tâche d'administrer la commune si la Préfecture se trouve dans l'impossibilité d'assurer la sécurité de mes concitoyens.

Enfin, je vous transmets la demande de Madame PLANEL.

Celle-ci réclame à la commune une indemnité provisionnelle de 5.000 (francs) pour soins, et Frs 1.500,00 pour perte d'un chien.

En ce qui concerne les frais occasionnés par les funérailles de la jeune victime, la commune tient à honneur de les prendre à sa charge.

Je suis un homme trop calme pour que vous puissiez croire qu'il s'agit là d'une décision prise à la légère sous l'emprise de la colère. J'ai même cru bon d'attendre quelques jours avant de me décider afin de ne pas agir sur le coup de l'émotion. Il sera donc inutile d'essayer de me faire revenir sur ma décision.

Au cas où vous n'auriez pas répondu à la présente d'ici le 31 Janvier, je considérerai que vous refusez mes propositions et que vous acceptez ma démission.

Veuillez agréer, Monsieur le Préfet, mes respectueuses salutations.



Reproduction d'une lettre de Monsieur Emile BOISSONNIER, Maire de Combovin à Monsieur le Préfet de la Drôme datant du 25 janvier 1944

Fin 1943, le vent tourne, les Allemands contrôlent la Drôme

En septembre 1943, les Italiens signent l'armistice, l'armée allemande prend pleinement possession de la Drôme et l'étau se resserre autour de la Communauté. Le pouvoir de persuasion de Marcel Barbu ne suffit plus. À la Communauté, on s'est réjoui que 3 soldats italiens déserteurs, hier ennemis aient regagné leur pays par les montagnes, et on espère que des Allemands quitteront aussi les rangs de leur armée. Ils seront accueillis les bras ouverts. En

quelques semaines la situation devient intenable, la peur s'installe. Les avions mouchards surveillent le Vercors et passent régulièrement au-dessus de la ferme de Mourras, tout mouvement peut devenir suspect, donc dangereux pour les compagnons et leurs familles. En janvier 1944, la Communauté suspend toute activité et se replie dans la ferme de Saint-Raymond, au fond de la vallée de Combovin, moins visible des avions et moins vulnérable.

Début 1944, tout bascule

En quelques jours, début mars 1944, la ferme de Mourras est incendiée. L'usine de Valence est pillée. Trois compagnons sont arrêtés : Charles Hermann est fusillé, Simone Donguy et son père Jean, déportés, ne reviendront pas. La villa de la famille Barbu est incendiée, Marcel Barbu recherché.

Il pense trouver refuge à Paris. Mais il est arrêté dans les locaux de l'association La chaîne, un maillon de la Résistance, avec d'autres compagnons : Denise et Louis Bouvet, Pierre Goudard, Gaston Riby. Le 18 août 44, il est dans le dernier convoi pour Buchenwald.

Le 6 juin 1944

C'est la mobilisation générale des Résistants. Les compagnons de la Communauté, dispersés dans Valence, à Combovin, à Besançon... n'ont qu'une envie : relever la tête et participer au redressement de la France, à leur manière. Il est hors de question cependant de se mettre sous les ordres de quiconque, ils ont appris à décider par eux-mêmes, ils l'ont payé cher !

assumera l'accueil. Ce midi, un groupe bien habillé, avec valises et serviettes à la main, se présentent à la ferme Saint-Raymond. Ce groupe est composé du sous-préfet de Nyons Paul Majoureau, du directeur de la police Krieger, du chef de cabinet du préfet de la Drôme, du commissaire de police Mourguis, de l'inspecteur et de quelques responsables de l'administration. Après s'être restaurés, ils prennent la direction du plateau pour gagner le PC du maquis installé à la ferme Belle.

Une Communauté, ce n'est pas un groupe de maquisards mais encore une fois, la Communauté

Un maquis communautaire...

La Communauté Marcel Barbu animait-elle un maquis de la Résistance à Combovin ?

Si nous gardons à l'esprit l'image des maquis et des maquisards telle qu'elle est donnée dans les livres en ce qui concerne la résistance 1940-1944, la ferme n'est pas un maquis car aucun coup de main, aucune attaque n'est partie de cette ferme.

Si, par contre, le maquis est un lieu où l'on vient se réfugier pour échapper à une menace, comme le STO ou lorsque l'on est recherché par la Milice et la Gestapo, alors la ferme de Mourras est un maquis. D'ailleurs, beaucoup de maquisards ont commencé par accueillir des réfractaires au STO, avant de devenir des combattants. Cette décision individuelle peut se prendre en un instant. Pour la Communauté c'est un cheminement collectif, plus lent, plus réfléchi, prenant en compte la sécurité des familles, des habitants de Combovin, et le regard fixé sur l'avenir de la révolution communautaire.

D'autre part, on peut dire que tous les résistants ne sont pas des maquisards. Les maquisards sont une composante de la résistante armée qui a besoin de tout un environnement pour vivre : des renseignements, du ravitaillement, des armes, de l'argent...

Tout en gardant sa liberté, la Communauté Barbu a choisi cette dernière option : il fut décidé, dit le Général Descours, chef de la région RI des FFI, de lui passer son autonomie en raison de la mission particulière que lui donnait ses réalisations sociales.

Ce maquis n'a pas été homologué car l'homologation, en effet, n'a pas été demandée. Les compagnons de la Communauté ont pensé qu'ils avaient mieux à faire. Reconstruire leur Communauté de travail prenait toute leur énergie. Pour eux, ce qu'ils ont fait était normal pendant cette période difficile, semblable à tout ce que chaque citoyen français aurait dû alors faire.



Mme Jeanne DUPRE-BRUNEL

18 octobre 1921

19 décembre 2018

Postière

Témoignage rédigé entre 1994 et 2018, transmis par sa fille Madame Eve Khaldoun (extraits)

En 1944, je faisais un remplacement de 4 mois dans un bureau de Poste de la Drôme, à Combovin, au pied du Vercors. ... Après un mois de calme, les avions allemands vinrent souvent survoler la région, passant très bas, semant la peur. Un jour ce fut la mitraille qui tombait à chaque vol, une chèvre fut blessée.

A cette époque, on ignorait souvent la vraie personnalité des gens, des gens durent se cacher, avec une fausse identité. Je rencontrais souvent des gens avec des noms d'emprunt. En face de la poste des personnes âgées tenaient un petit restaurant, aidés par leur fille de 35 ans, Germaine. A mes moments de loisirs, j'allais m'asseoir sur leur banc, à côté de Germaine... Un jour les Allemands vinrent occuper le village, cherchant des réfractaires. Mais les jeunes « maquisards » étaient dans un camp sur le plateau montagneux à 1100 m. Seuls, quelques-uns étaient à mi-chemin, aux avant-postes, et ceux qui occupaient mon bureau de poste, reliés par téléphone à ceux du « plateau ». Je n'avais presque rien à faire et je passais mon temps en face, surveillant la poste. Je ne pouvais plus écrire à mes parents (plus de ramassage de courrier), ni téléphoner, n'étant plus reliée à Valence. La Résistance occupait le village, l'école, la Mairie et la Poste. Un jour je demandais un « laisser-passer » pour aller à Chateaudouble, village voisin, non occupé par les Allemands. Je pus téléphoner à mes parents brièvement, car il y avait des écoutes sur les lignes.

Au cours de mon séjour dans le Vercors, j'ai subi plusieurs alertes de jour et de nuit. Un poste avancé de résistants se trouvait à 1 km de l'entrée du village. Par téléphone, ils avertissaient le résistant qui occupait le PC (le bureau de Poste). Plusieurs fois, nous dûmes partir de nuit après une fausse alerte. Nous prenions les enfants sur le dos, et en route pour une ferme éloignée du village. Là vivait une famille chrétienne, accueillante. On installa les enfants alignés sur un matelas par terre. La Maman et moi nous nous installâmes dans les fauteuils des grands parents. Le matin nous pûmes réintégrer le village, où rien d'anormal ne s'était passé. A la suite de ces événements, le village se vida peu à peu, il ne restait que quelques vieilles personnes et les institutrices, habitant l'école. Certaines maisons étaient occupées par des toulonnais réfugiés après le bombardement de Toulon. Certaines personnes partirent au village voisin, très calme parce qu'il y avait pas de maquis. Ce village c'était Chateaudouble, où résidait le pasteur Sabatier et sa famille.

Un après-midi, le pasteur Sabatier pu venir une demi-heure au village. Il prit quelques résistants, anciens éclaireurs, et nous réunit avec la concierge du temple, et nous fit un petit culte, et nous chantâmes un chant choisi par l'un de ces jeunes, juif converti, « un chrétien je voudrais être ». Ce fut la dernière fois que nous vîmes ces jeunes, fusillés le 22 juin. Nous nous sommes revus ensuite avec le pasteur et cette dame, tous les trois rescapés de ce 22 juin.

...

La Résistance était installée sur le plateau de Combovin depuis 1942. Tous les jours des jeunes gens voulant échapper aux rafles des Allemands en ville, ou ne répondant pas à l'appel du STO (travail obligatoire au service de l'ennemi), tous les jours des jeunes affluaient sur le plateau au-dessus du village, accessible par une route non goudronnée, plateau à 1100m d'altitude.

Plusieurs camps de résistants s'y trouvaient, non seulement des jeunes gens, mais des juifs, des proscrits, tous ceux hostiles au régime de Vichy. (Il y eut même en juin 1944, le Préfet de Valence et plusieurs personnalités). Mais il y eut aussi des dénonciations. L'aviation allemande commença par mitrailler le village. Plusieurs fois le soir on cria « alerte ». Un soir je me réfugiais avec une famille chez les amis Chazalet à la campagne.

La nuit, malgré le couvre-feu à 20h30, souvent vers 22 heures, j'entendais le passage d'une ou deux voitures tirées par des chevaux. Puis le bruit s'atténuait. Personne n'était dupe. C'était un ou deux paysans volontaires (le fils aîné de la famille Baude) qui montaient sur le plateau par un chemin caillouteux et non par la route Valence Léoncel pour aider la résistance. Partis de nuit, ils rejoignaient le maquis du plateau, aidant à recueillir les parachutages (armes, vêtements, nourriture militaire) par les avions alliés. Ce message était entendu à la radio par un message transmis par les alliés et les armes devaient être cachées là-haut dans un hangar. Les résistants allumaient plusieurs feux sur le plateau comme points de repères.

...

Combien ont aidé dans l'ombre !!! Quelquefois, ils furent dénoncés, ils furent arrêtés, ou leur bétail réquisitionné par l'occupant.

A la Poste, nous gardions le courrier d'une entreprise (je ne me rappelle plus le nom). Tous les jours une femme venait chercher le courrier, les facteurs n'y allaient pas. Quand je leur posais des questions, ils haussaient les épaules faisant les ignorants. Seul le facteur remplaçant habillé de civil, un grand béret bleu marine sur la tête, me répondait : « au rebut, un retour à valence au centre de tri. » Dans la soirée vers 17h le curé passait à la Poste pour prendre le courrier adressé à des inconnus, que je devais normalement renvoyer à Valence-gare, avec la mention « inconnu » et pour prendre son courrier qu'on devait garder au bureau car le matin il était souvent absent et n'avait pas de boîte aux lettres. Il assurait la messe le matin. Il mettait les lettres adressées à des inconnus dans un bidon vide et partait de là à la ferme Baude à l'entrée du village porter ce courrier avant de faire mettre le lait dans le bidon.

Le fils aîné les faisait passer aux résistants cachés sur le plateau de Combovin. Il y avait un camp au Col des Limouches. Sa sœur aînée, de mon âge, était elle aussi dans un petit réseau de résistants et secrètement fiancée avec un jeune lorrain caché dans ce camp. Un jour elle fut volontaire pour y porter un message. Ce jour-là, la montagne fut visitée par les Allemands et on entendit des coups de feu, des tirs. Ses parents, ses jeunes frères, ses sœurs étaient dans l'inquiétude car elle tardait à revenir. Enfin elle arriva avant la nuit, saine et sauve. Elle avait dû grimper par de petits sentiers abrupts. Mais que de moments d'angoisse dans ces journées de juin 1944. Cette famille Baude a rendu de multiples services aux résistants cachés. Les jours où certains de ces jeunes lorrains avaient mauvais moral, loin de leurs parents, la Maman Baude, mère de 8 enfants, les accueillait comme une mère. De même les citadins qui venaient chercher des produits de la ferme : œufs, fromage, lait. Quelquefois elle leur lavait le linge, reprisait, cousait un bouton, aidée par ses trois filles.

...

Le 22 juin, dès 7h du matin, ce fut le bombardement du village de Combovin.

Au matin, on cria « alerte les avions sont signalés ». Le poste d'observation sur la montagne avait vu le départ des avions du camp de la Trésorerie, à 10 kms du village, en bas dans la plaine.

Mairie et Poste sont les deux cibles visées. Heureusement depuis quelques temps les avions venaient mitrailler le village et je me réfugiais dans la cave attenante à la cuisine, elle était voutée, éclairée par un soupirail. Ils nous envoyaient des balles. Mais ce jour-là, inspirée par Dieu, affolée



Les ruines de la Poste et de la maison Bochon, sur la place du village

par le cri et le regard du « maquisard » qui était de garde, je m'y suis réfugiée au premier ronflement des avions. Les bombes tombaient avec un bruit assourdissant, la poste me tomba sur le dos et je vis la cuisine couverte de plâtres à travers la fumée. Les murs dégageaient de la poussière en s'écroulant.

Je n'eus que le temps d'y rentrer, les premières bombes tombèrent d'abord sur l'école (occupée par les résistants depuis leur arrivée, donc plus d'élèves). Ensuite les bombes tombèrent sur la Poste, avec un bruit sourd. Je criais, j'appelais ma mère, puis je criais à Dieu. Et aussitôt une paix me fut envoyée. Les murs avaient résisté, seule la cuisine et la façade s'étaient effondrées.

... Nous restâmes cachées toute la journée dans la montagne, à mi pente des cols, sous les buis et les genévriers en rampant. La végétation était rare, quelques pins. Le canon grondait au-dessus de nous dans la montagne. Vers le soir, le canon s'arrêta... La fatigue, les « pater » monotones, la jeunesse finirent par m'endormir. Parfois dans la nuit le bruit du tonnerre grondait (ou le canon sur la montagne), mais il y eu une forte pluie.

Le matin du 23 juin, un homme qui était allé jusqu'au village, vint nous dire que le village était libre, les Allemands repartis. Nous nous approchâmes (Nini, l'ainée et moi) prudemment du village. Pas de bruit. Les maisons fermées ou vides. Seuls deux vieux assis devant leur maison. Ils nous disent : « ils sont partis ». Madame Lagriffe (café en face de la Poste) était indemne, et Monsieur



**Germaine Lagriffe
(1914-1944)**

Lagriffe errait en appelant sa fille. Mais que de ruines ! Plus de poste ! Toute une rue disparue avec des vieillards ensevelis. Dans une rue je découvre 3 hommes fusillés. On cherche Melle Germaine, ma voisine, partie en vélo à Valence faire de courses, et horreur, je découvre un morceau de sa robe fleurie. Elle n'a pas eu le temps de partir, elle a été prise sous les bombes. Comment l'annoncer à ses parents qui la croient à Valence ? (Germaine Lagriffe, dont le nom figure sur le monument aux morts, Place Lucien Faure). Le curé, seul nous reçut et nous demanda notre aide pour aligner les 7 morts dans la mairie, 7 morts, mais il y avait encore 3 ou 4 personnes ensevelies sous les décombres. Je retrouvais le postier que j'avais remplacé, André Mounier, père de 6 enfants, fusillé sur la route, avec ses 5 camarades, alors qu'il voulait porter secours aux gens sous les décombres. Il est enterré à Vassieux en Vercors dans le cimetière national de la Résistance.

Avant d'être transférés à Vassieux, ils avaient été enterrés à Combovin. Les avions avaient lancé des tracts nous donnant 48 heures de paix, 48 heures pour enterrer les morts. La veuve de Mr Mounier, avec ses aînés de 7 et 9 ans, des amis, des éclaireurs unionistes étaient présents et ont chanté devant la tombe : « Ce n'est qu'un au revoir, oui, nous nous reverrons, car Dieu qui nous voit, tous ensemble, saura nous réunir un jour. Oui, nous nous reverrons. » Madame Mounier dirigeait le chant de sa très belle voix.

...
Après la libération, la paix revenue, je retournais au village. Après le tour du village, avec beaucoup de maisons fermées, nous rentrâmes au café en face des ruines de la Poste. Là, Madame Chabert me reçut dans ses bras avec émotion. Au moment du bombardement, elle était enceinte. Depuis elle avait eu son troisième enfant.



Inaugurations de la place Lucien Faure et de la plaque commémorative, avec M. Format, Maire

TÉMOIGNAGE



Source : Musée de la Résistance en ligne

M. René LADET

5 mai 1922

14 février 2005

Capitaine,
Ancien Résistant,
Président du
Comité d'Histoire de la
Fédération F.F.I. de la Drôme

Notes et témoignages recueilli par
J.F. LANGUILLAT

Le village et le plateau aride de Combovin se trouvent défendus par les trois Compagnies des Lieutenants PERRIN, LADET et HOUTMANN. Le gros de la Compagnie PERRIN est installé à mi-pente face à la route de Combovin à Gigors, au pied du plateau. Un groupe de 4 opérateurs radios installent leurs postes dans la Ferme des Grioles.

Le 19 juin 1944, l'Etat-major départemental quitte la ferme de la famille BELLE pour s'installer chez Monsieur Emile BOISSONNIER, cultivateur à Clair-Noir. Des opérations de sabotage de voies ferrées se préparent pour le 30 juin.

Le 22 juin 1944, au matin, René LADET se trouvait à bord d'une camionnette de ravitaillement à l'entrée du village de Combovin. Au bord de la route, un cultivateur enjoint le véhicule de s'arrêter : « N'allez pas plus loin » dit-il, « les Allemands viennent juste d'entrer dans le village qui a été bombardé par leur aviation ! ». René LADET fait demi-tour et se dirige sur Barcelonne et le Massif de la Raye.

Les appareils bimoteurs allemands, de type DORNIER et HEINKEL, avaient commencé à larguer leurs bombes sur le village à 7h30. Des hommes de la Compagnie PERRIN prenaient alors la décision de porter secours aux populations civiles et d'aider à sortir les victimes des décombres. Les troupes allemandes profitant du désarroi et de la pagaille qui règnent sur le village forcent les barrages et montent sur le plateau de Combovin. Les quelques résistants restés sur place, moins bien armés, sont très vite dispersés ou blessés.

Les Allemands se rendent à la ferme de la famille MOTTET qui est incendiée, ils se rendent ensuite à la ferme des Grioles, puis c'est le tour de la ferme de la famille Belle qui est incendiée.



La ferme des Grioles, plateau de Combovin, 1944 - Poste des Radios

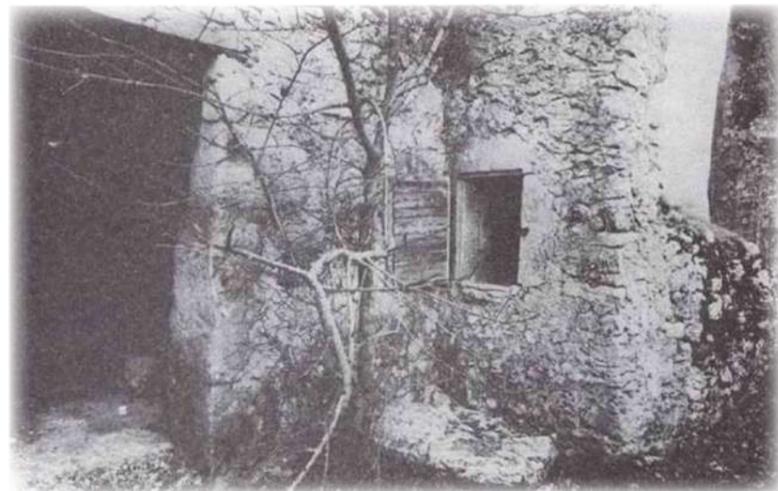
On apprendra plus tard, que les Allemands ont négligé de suivre les fils téléphoniques qui auraient pu les conduire directement à la ferme des BOISSONNIER à Clair-Noir. Cette négligence sauvera les membres de l'Etat-Major ainsi que tous les résistants qui s'y trouvaient ce jour-là.

Après le retrait des colonnes allemandes, René LADET et ses hommes décident de se rendre sur les lieux. Le groupe arrive à La ferme des Grioles. A l'arrière du bâtiment, gisent sur le sol, les corps sans vie des trois radiotéléphonistes. Les malheureux sont criblés de balles. Mais, ils sont morts les armes à la main jusqu'à épuisement de leurs munitions.

En cherchant un peu plus loin, on découvre également le jeune André BAL (employé à la ferme de la famille MOTTET). Il avait sauté au fond d'une citerne pour se camoufler. A ses côtés, gisait le camarade blessé Lucien FAURE, agonisant, remonté à l'aide de cordes de parachutes. Le malheureux était criblé de balles, les Allemands lui ont transpercé les joues avec leurs



Lucien Faure, résistant des Forces françaises de l'Intérieur (FFI), né en 1920 à Combovin



Ouverture de la citerne à la ferme des Grioles

baïonnettes. Devant son obstination à se taire, les Allemands l'ont jeté dans le puits. Il mourra quelques minutes plus tard, dans les bras de ses camarades.

Lorsque René LADET et ses hommes remontent au plateau, en chemin, ils découvrent une femme blessée cachée dans les buis. Lilette LESAGE. Son véhicule portant l'insigne de la Croix Rouge a été fauché par les balles allemandes et incendié alors qu'elle portait secours aux victimes du bombardement de Combovin.

Malgré une balle qui lui a transpercé la jambe, cette infirmière continuait de soigner les trois blessés qu'elle transportait.



Juliette Lesage, dit «Lilette», infirmière de la Résistance, née en 1907



Transfert du corps d'un radiotéléphoniste depuis les Grioles

TÉMOIGNAGE



M. Louis NOMÉNY

09/02/1937

Combovinois

Témoignage recueilli par Christine MORE pour le 70^{ème} anniversaire du bombardement, 22 juin 2014

Actuellement, il reste trois rescapés du bombardement du village du 22 juin 1944, habitants à Combovin : Henri BOUHIER-TERRASSON, Pierre BIENVENU et moi-même.

COMBOVIN a été bombardé certainement par mesure de représailles en raison du maquis qui était installé sur la commune. Le 22 juin 1944 j'avais 7 ans, à cet âge-là on ne se souvient pas de tout mais certains passages de cette journée tragique restent encore gravés dans ma mémoire. Le bombardement a commencé vers 7h30, toute la famille TERRASSON dont je faisais partie s'est réfugiée dans une cave avec tous les voisins (27 personnes). A 20 m de la cave une bombe est tombée, heureusement, sinon je ne serais pas là pour vous en parler. D'autres n'ont pas eu cette chance.

Dès le bombardement terminé, ne sachant pas ce qui allait nous arriver, nous sommes partis du village comme la plupart des Combovinois et sommes allés dans une maison inoccupée au lieu-dit les Pins, vallée des Durons. Maison qui appartenait à la Famille TERRASSON. Les vaches qui nous fournissaient le lait faisaient partie du voyage. J'ai encore le souvenir bien présent de la traversée du village en ruine avec des câbles électriques un peu partout, de la poussière et des plaintes.

Deux semaines après nous sommes redescendus, car les allemands revenaient de temps en temps au village. Peu de temps après notre retour, les Allemands sont venus occuper le village pendant environ deux semaines. Ils avaient posé des mines anti personnelles autour du village. Madame Anaïs MOULIN en courant après un lapin qui s'était échappé, a fait exploser une mine. Monsieur Henri TERRASSON qui se trouvait avec elle pour l'aider a été arrêté. Les soldats allemands voulaient le fusiller comme terroriste. Monsieur COLOMB Maire a plaidé en sa faveur et il a été sauvé.

Lorsque nous gardions les vaches ou que nous étions occupés à des travaux des champs, les avions allemands nous mitraillaient. On cherchait vite un tronc d'arbre pour se mettre à l'abri et j'entends encore les balles crépiter dans les feuilles et les branches des arbres.

Je conclurai en disant « PLUS JAMAIS CA »



La rue de Santon de nos jours



et en ruines suite au bombardement du village le 22 juin 1944

TÉMOIGNAGES

Mme Alice BOIVIN BONNET

09 septembre 1920

22 juin 2017

M. Pierre BIENVENU

26 novembre 1933

27 avril 2021

M. Pierre MOTTET

31 octobre 1939

Témoignages recueillis
par Christine MORE
pour le 70^{ème} anniversaire
du bombardement, 22 juin 2014

(ABB) : « J'avais 22 ans en 1944. Depuis quelques jours les Allemands étaient postés à la trésorerie (quartier de Chabeuil). Et régulièrement les maisons, granges et autres bâtiments subissaient des tirs de mitraillettes par avion. »

(PB) : « J'avais 11 ans en 1944. Le matin, les avions Allemands sont passés une première fois, laissant penser qu'ils se dirigeaient plus loin. Mais au second passage les bombes ont été lâchées sur le village. J'habitais chez Monsieur et Madame TERRASSON. Dès les premiers bombardements, toute la maisonnée (environ 15 personnes) s'est réfugiée dans la cave. Le bombardement a duré une ½ heure. La déflagration d'une bombe tombée à 10 m, a ouvert la porte de la cave.

Je suis descendu à la cuisine du maquis (auberge des 3 ruisseaux) et là, j'ai vu Monsieur Joseph ABILOLO et le lieutenant HOUTMANN, coincés sous les décombres.

Je suis retourné à la maison, nous avons sorti nos vaches et celles d'André MOULIN. Je me rappelle des fils électriques tombés entre les ruines.

(ABB) : Le garde champêtre est venu chercher les jeunes (Maurice BOIVIN, Roger BREYNAT, Fernand BELLIER et d'autres) pour sortir les blessés des décombres. Les parents de Germaine LAGRIFFE pensaient qu'elle était sauvée car elle était partie en vélo. Malheureusement, en découvrant son vélo, ils ont compris qu'elle avait péri dans le bombardement.

(PB) : Quand tout fut redevenu un peu calme, nous sommes montés au-dessus des Battares, pour nous cacher dans la forêt. Nous nous sommes retrouvés le soir, une vingtaine de personnes à la maison des Pins et nous y sommes restés 8 à 10 jours.

(PM) : « J'avais 4 ans en 1944. Je me souviens qu'un matin, supposé le 22 juin, maman me réveille. Tout le monde monte dans la jardinière (charrette) pour se rendre à Guillamy, chez les parents de Mélina MOTTET, ma grand-mère. Le soir, nous avons dormi à la Loubière. C'est de là que j'aperçois de la fumée venant de la ferme BELLE incendiée, à Champey.



La rue du 22 juin 1944 de nos jours avec, sur la gauche de la rue, ses maisons reconstruites



Maisons détruites dans l'actuelle rue du 22 juin 1944



La maison Mottet dans l'actuelle rue du 22 juin 1944

«LA BELLE AVENTURE - CINQ ANS APRÈS», TEXTE SIGNÉ JOB, PARU DANS «LE LIEN» N°64 DU 15 AOÛT 1949



Source : <http://www.midy.info>

6 JUIN 1944 :

Je ne sais comment vous avez pu être informés du débarquement sur les côtes normandes, le 6 Juin 1944. Certainement, pour beaucoup d'entre vous, la radio doit y être pour quelque chose ; mais pour la poignée de copains qui se trouvaient à Saint-Raymond, cette information nous fut présentée sous la forme d'un véritable roman feuilleton.

...Nous revenons, Lesbordes, Rolland, Schrantz, Mandaron, tout tranquillement des champs, car il est près de midi ; et nous sommes là, à discuter bien gentiment lorsque surgit de je ne sais où un individu, l'arme au poing. Il s'avance vers nous. Notre calme paraît le rassurer un peu, car il semble manifestement plus inquiet que nous sur son sort. Son visage pourpre, son ventre bedonnant, ses mains tremblantes, tout cela fait que la chose ne nous paraît pas très sérieuse. Pourtant, nous sommes un peu intrigués lorsque, sur sa demande, nous le conduisons vers le patron de la ferme, avec lequel il a un long entretien.

Puis, d'autres fantômes apparaissent, tous plus ou moins essoufflés, mais tous vêtus au dernier chic, avec valises, serviettes de maroquin, feutre et tout, et tout...

Nous essayons de prendre contact avec ces nouveaux arrivants pour savoir quelles peuvent être les raisons qui ont amené en ce désert de St-Raymond, par les bois et les champs, de pareils gentlemen. Hélas, nos barbes mal tail-



Ferme de St Raymond en 1944

lées, nos chaussures inexistantes et nos pauvres vêtements de bohémiens ne les incitent pas aux confidences.

Il nous faut donc attendre l'heure de la soupe, et lorsque nous entrons dans la cuisine, tous nos visiteurs y sont réunis. Le fermier d'alors, en l'occurrence Marcel Mermoz, avec son calme habituel, mais une profonde joie intérieure, nous annonce la grande nouvelle : les Alliés ont débarqué la nuit même sur les côtes de Normandie et, cette fois, c'est pour de bon. Nos visiteurs sont de hautes personnalités qui viennent prendre le maquis.

Nous avons peine à manifester notre joie car, malgré notre allégresse, ces inconnus nous impressionnent un peu avec leurs grands airs. C'est que si nous avons l'habitude de recevoir des visiteurs, il en est fort peu qui portent cravates, vestons et pantalons de flanelle. Les maquisards du plateau sont comme nous, et se débrouillent comme ils peuvent pour tenir le coup.

Nous avons chanté, puis mangé la soupe ensemble. Ils sont partis dans l'après-midi, regagner le P.C. qui se trouvait alors chez Belle. Quelques heures après, je prenais le même chemin pour travailler sur le plateau de Mourras et je trouvais en route le pauvre chef de la troupe qui, complètement exténué, reprenait difficilement sa respiration, au milieu de ses encombrants valises.

Ils nous avaient cependant laissé des souvenirs : un chapeau de feutre et une serviette de cuir. Le chapeau de feutre, en particulier, nous fut très utile pour biner les pommes de terre. Aujourd'hui, nous connaissons les noms de ces étranges visiteurs : il y avait là, M. le Sous-Préfet, M. le Commissaire de Police, M. l'Inspecteur d'Académie et d'autres huiles de l'administration drômoise. Ils étaient partis en voiture le matin du débarquement, mais, croyant être repérés par les avions de reconnaissance allemands, ils avaient laissé l'auto en route et pris le bois pour plus de sûreté.

PRÉPARATIFS :

Depuis le 6 juin, les compagnies qui stationnent sur le plateau sont descendues à Combovin, et les trois vallées qui partent du village en serpentant dans la montagne sont envahies par des centaines et des centaines de gars qui viennent, renforcer l'effectif de maquisards. Il y a là de nombreux valentinois, braves prolos, pères de famille, qui attendaient impatiemment ce jour-là pour prendre les armes et chasser l'occupant. Une sorte de bureau de recrutement est installé dans le village et

répartit les nouveaux arrivants dans de nombreux campements. Pas une grange n'est libre, pas un toit de chaume qui ne soit occupé, les paysans mettent spontanément à disposition tous leurs locaux. Mais si l'on peut facilement coucher à la belle étoile, se nourrir de patates, on ne peut se défendre des tanks et des camions blindés avec ses poings ! C'est inquiétude de tous, il n'y a pas d'armes. Les mieux outillés (si l'on peut dire) sont ceux qui, par des coups de mains d'une audace inouïe (attaques de camion allemands) ont entre leurs mains fusils et mitrailleuses boches ; mais il leur manque des munitions. Pourtant ce groupement de partisans, à quelques kilomètres du terrain de la Trésorerie n'est pas sans inquiéter les Allemands, et des avions effectuent de nombreuses reconnaissances dans les parages. On s'attend à une attaque des boches, et le P.C. de la résistance fait installer un barrage de fortune à l'entrée du village. Un immense peuplier gît en travers du pont, sur la route qui vient de Chabeuil. Sur la route qui vient de Châteaudouble, une chaîne est tendue à mètre du sol. Un poste de guet est installé sur la colline Ste-Marguerite.

Mesures bien dérisoires, car le 22 juin, à 8 heures du matin, l'attaque sera déclenchée. A St-Raymond, la vie continue comme d'habitude, travaux des champs et aménagement des locaux. Avec Lesbordes, nous avons installé nos châlits au grenier, et nous bénéficions tous les soirs d'une petite aubade offerte par MM. les rats du pays. Ils ne sont pas du tout effrayés de nous voir là et continuent tout tranquillement leur petite gymnastique au milieu des poutres, des tuiles, des caisses ; c'est une distraction comme une autre, qui ne nous coûte pas cher.

22 JUIN :

Une belle journée commence, le temps est magnifique, je me prépare à partir sur Valence. Il est 7 h. 50, nous avons déjeuné lorsque brusquement, au-dessus de nous, passent des avions qui mitraillent. Heureusement, la position de la ferme au fonds de la cuvette nous protège du mitraillage. Ils ne peuvent nous toucher, car ils sont au-dessus de nous avant de nous avoir aperçus. Mais Le Cornillat, à quelques minutes de là, en prend pour son grade. Heureusement le local est inoccupé.

Nous percevons le bombardement de Combovin. Sans arrêt, les avions passent au-dessus de nous, mitraillent tout ce qui se présente, et lâchent leurs bombes sur le village. Pauvres gens !

De St-Raymond, nous sommes en observation, et répartis autour de la ferme pour surveiller tous les chemins, car ils peuvent encore venir par la Beaume. Maintenant, les avions ont disparu ; le bombardement semble terminé, mais les mitrailleuses et les camions blindés, succèdent aux bombes. La bataille est déclenchée ; les coups de feu crépitent et se rapprochent de nous. Nous apercevons au travers des arbres et des taillis une file de camions qui monte vers Mourras. Ça mitraille sur Badoye. Sans doute, est-ce le maquis qui se replie sur le plateau pour défendre l'accès. Puis la file de camion s'arrête brusquement à découvert, à l'entrée du plateau. Nous nous jetons sur les jumelles : les chleus !

Cela nous paraît presque impossible ; hélas, il faut se rendre à l'évidence ; une voiture renversée oblige les Allemands à s'arrêter pour dégager le passage. Je reste en observation... Un épais nuage noir monte du plateau : c'est la ferme Marquet qui brûle. Puis, un coup sec éclate, un peu de plâtre me tombe sur la figure, la balle a touché le mur, au-dessus de ma tête. Ça sent mauvais, me dis-je, et je vais avertir Mermoz de l'incident. - Ton imagination ! me dit-il... Mandaron me remplace et prend la garde au même poste. Après quelques minutes de faction, un deuxième coup de feu éclate un endroit. C'est bien vrai, dit Mandaron, nous sommes repérés de Badoye. Il faut nous mettre en sécurité et planquer les provisions et le matériel.

Mermoz découvre un abri dans le lit d'un petit ruisseau qui dévale de la montagne. Actuellement, il est à sec, et nous en profitons pour y mettre tout ce qui peut nous rendre service, car s'ils arrivent, la ferme va brûler. En peu de temps, car il faut faire vite, nous avons attelé les bœufs, chargé le traîneau, chargé nos épaules, et nous évacuons dans le ruisseau. Les chleus redescendent du plateau. Nous restons aux aguets dans les broussailles car

ils vont sans doute remonter la vallée de St-Raymond, Les heures passent. Toujours rien. Maintenant, il pleut ; une pluie fine qui tombe régulièrement.

Mermoz m'expédie en franc-tireur jusqu'au village. Je ne brille guère ; je me rappelle les consignes de l'armée : utiliser au maximum tous les accidents du terrain, et je suis la bordure des arbres. J'arrive aux Durons : pas de dégâts, quelques tuiles de cassées, c'est tout. J'apprends que le facteur Mounier est parti quelques minutes auparavant aux renseignements. Je continue en direction du village par la rive gauche de la Véore. Tout est calme, d'un calme à vous couper la respiration. Rien ne bouge. Le village à deux cents mètres, puis cent mètres. Il faut maintenant traverser la rivière pour entrer dans Combovin. Personne sur la route. Je m'élançe, passe le pont. Je suis devant le cimetière. Une énorme flaque de sang tache la route. Je ne bouge plus, j'attends un visage de connaissance. Enfin, une femme passe. Je lui fais signe, elle s'avance vers moi et sans arrêter : - ils sont partis, me dit-elle ! Je lui montre la flaque de sang : le facteur Mounier qui venait des Durons ; il a été tué à bout portant à cette place. J'avance encore un peu, le centre du village est complètement détruit ; de nombreuses maisons des alentours sont éventrées. Un épais nuage de poussière monte ; mais c'est bien vrai : ils ne sont plus là...

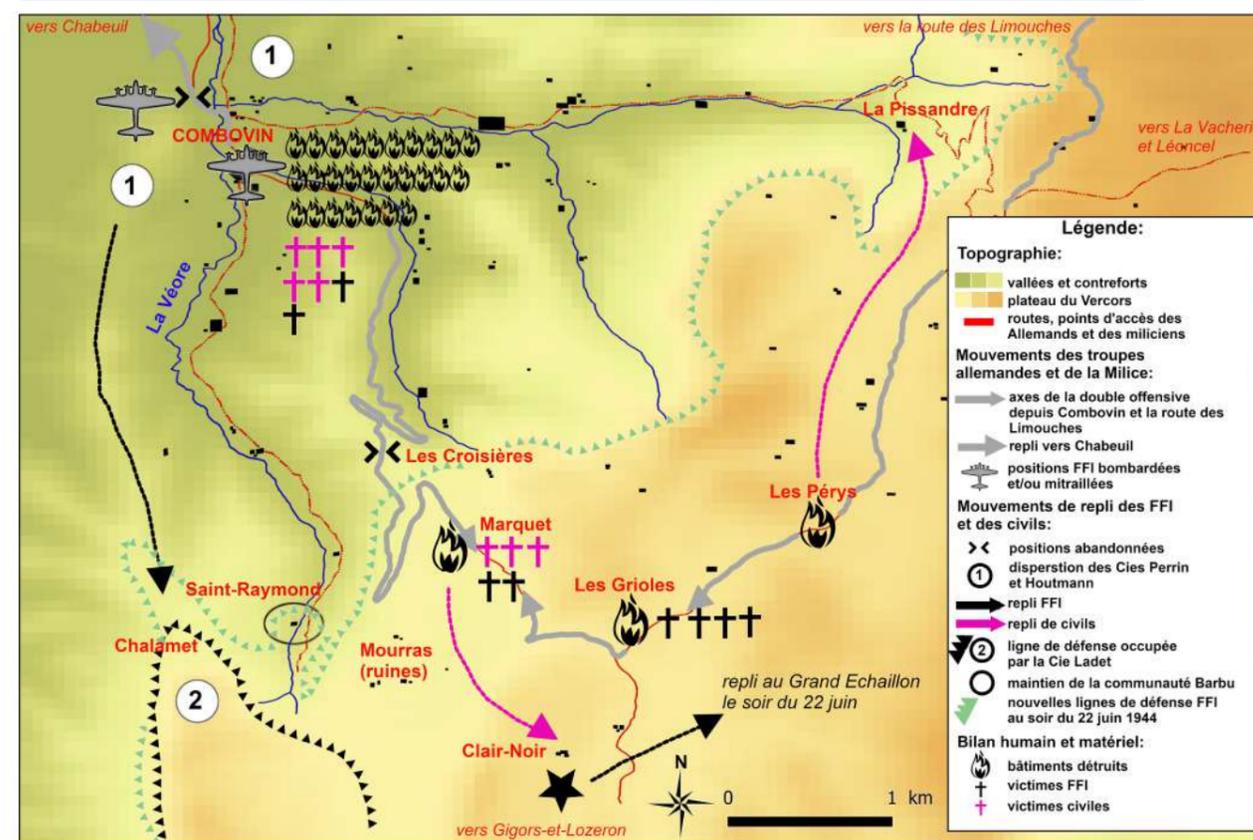
...Je suis remonté à St-Raymond ; j'ai rencontré sur la route des petits gars qui essayaient de se regrouper dans les bois. Des feux de bivouacs fumaient sous la pluie,

J'ai retrouvé Mermoz et les autres, et d'autres gars du maquis qui mangeaient avidement la bonne soupe préparée par Mme Linard.

Le lendemain, je regagnai Valence par le sentier de la Beaume.

JOB.

ATTAQUE DE COMBOVIN LE MATIN DU 22 JUIN 1944



Le matin du 22 juin 1944 : attaque de Comobvin par la Wehrmacht et la Milice

Auteur : Nicolas Cavaliere / Sources : Archives Départementales de la Drôme (cadastre en ligne, sous-séries 9 J, 92 J, et 132 J)_Musée de la Résistance en ligne_ "Ils ont refusé de subir" de René LADET

VICTIMES CIVILES ET MILITAIRES DU BOMBARDEMENT OU MORTS SOUS LES BALLES DE L'ENNEMI

- Nancy, Léonie, Modeste DIDIER née EYNARD, 73 ans
- Émilie DEGRENIER DE LATOUR née VIEUX, 69 ans
- Germaine, Marie, Julie LAGRIFFE, 29 ans
- Élisée, Aimé SIMERY, 21 ans
- Pascal TESTA, 43 ans
- Émile MOTTET, aide à la résistance organisée, 71 ans
- Louise MOTTET née MOULIN, aide à la résistance organisée, 65 ans
- Marie-Louise MOTTET, 44 ans
- Justin, Casimir GRIMAUD, 61 ans
- Un inconnu (jeune homme trouvé mort le 21 janvier 1944 dans les bois)
- Georges PLANTIER, résistant des Forces Françaises de l'Intérieur, 31 ans
- Jean, Émile, Antoine HOUTMANN, résistant de l'Armée Secrète, homologué lieutenant des Forces Françaises de l'Intérieur, 37 ans
- André, Jacques MOUNIER, commissaire régional des éclaireurs unionistes, receveur des PTT, 32 ans
- André, Victor LYONNET dit « Dédé », résistant de l'Armée Secrète, homologué Forces Françaises de l'Intérieur, 28 ans
- Pierre, Jean CEREDA, résistant des Forces Françaises de l'Intérieur, 21 ans (non inscrit sur monument)
- Guy WUNDERER, officier des Forces Françaises Combattantes et des Forces Aériennes Françaises Libres, 23 ans
- Edward, Joël NASH, officier des Forces Françaises Combattantes et des Forces Aériennes Françaises Libres, 21 ans
- Lucien FAURE, résistant des Forces Françaises de l'Intérieur, 23 ans
- Claude ISACOVICI, résistant des Forces Françaises de l'Intérieur, 22 ans
- Raoul DEBIEVE, résistant affecté au groupe des Radios et Téléphonistes, 23 ans (décédé le 23 juin 1944)

LE SAVIEZ-VOUS ?

Sur l'actuelle Place Lucien Faure se trouvaient l'Hôtel de Commerce et la poste.

La carte postale ci-contre montre la façade des bâtiments qui donnaient sur la Grande Rue, dans le prolongement du pont de la Cursayes. Les photos Avant / Après page 21 montrent l'autre façade de la poste et une maison adjacente. Les trois bâtiments ont été détruits lors du bombardement du 22 juin 1944.



Edit. Vve C Chapon, Chabeuil / Cliché J. Delaye, 1917 / Source : www.delcampe.net



Avant / Après le bombardement du 22 juin 1944 sur l'actuelle Place Lucien Faure

Grande Rue
et Place
Lucien Faure
de nos jours



Grande Rue,
Place Lucien Faure et
pont sur la Cursayes
de nos jours



MINISTERE DES COMMUNICATIONS

MINISTERE DE L'INTERIEUR

DEPARTEMENT

de la Drôme

ARRONDISSEMENT

du CENTRE

CHABEUIL, le 27 juin 1944

PONTS ET CHAUSSEES

SERVICE VICINAL

RECONSTRUCTION IMMOBILIERE

OBJET: Compte rendu du bombardement de la commune de COMBOVIN
le 22 juin 1944.

RAPPORT DE L'INGENIEUR SUBDIVISIONNAIRE

Le 22 juin 1944, vers 8 heures du matin, le village de Combovin a été l'objectif d'un bombardement par des avions allemands et au cours de la même journée des troupes d'occupation ont effectué une opération de police dans cette commune.

Une quarantaine de bombes sont tombées sur l'agglomération ou sur ses abords immédiats, provoquant la mort de 8 personnes et en blessant 10 plus ou moins grièvement. Une dizaine d'immeubles ont été presque complètement détruits et plusieurs autres assez endommagés. Trois rues, dont 2 ferment des tronçons des chemins vicinaux ordinaires N°1 et 10, ont été obstruées sur des longueurs variant de 10 à 40 mètres. Les réseaux électriques et téléphoniques ont été également très endommagés.

Au cours de l'opération effectuée par les troupes allemandes dans la commune de COMBOVIN 3 fermes ont été brûlées dont 2 entièrement. Il ne nous a pas été possible de vérifier encore l'exactitude de ce renseignement qui nous a été donné par des habitants de la commune.

On peut considérer que ces diverses opérations ont été effectuées par mesure de police et de représailles.

La reconstruction, la réparation des immeubles sinistrés nécessitera les matériaux dont la désignation suit:

Tuiles creuses: 20.000 (environ 40 tonnes)

Bois: 60 mètres cubes

Briques: 25 tonnes

Fer: 3 tonnes

Verre à vitres: 200 mètres carrés

Ciment: 15 tonnes

Plâtre: 30 tonnes

Les propriétaires des immeubles entièrement détruits n'envisagent pas la reconstruction immédiate de ces bâtiments, mais certains sinistrés demandent l'attribution des bons-matières nécessaires à la mise hors d'eau de leurs maisons d'habitation. Ces besoins sont indiqués ci-après :

Verres à vitres: 80 m² environ

Tuiles creuses: 8000 environ (24 tonnes)

Bois: 10 m³ environ

Nous avons l'honneur de proposer que ces quantités de monnaie-matière soient attribuées d'urgence aux intéressés.

L'Ingénieur subdivisionnaire,
Signé: FALOUIERE

Reproduction du courrier du 27 juin 1944 au sujet de la reconstruction immobilière

AVIS DE L'INGENIEUR EN CHEF

Délégué Régional du C.R

Vu et transmis en demandant l'attribution d'urgence des matériaux nécessaires aux réparations provisoires et urgentes pour la mise hors d'eau des immeubles endommagés soit :

Verres à vitres: 80 m²

Tuiles creuses: 8000 environ (24 tonnes)

Bois: 10 m³

La fiche I03I pour obtenir ces matériaux a été adressée à PARIS le 28 juin courant.

Valence, le 30 juin 1944

L'Ingénieur en chef

Délégué Régional,



Destinataire: Monsieur le maire à COMBOVIN

Reproduction du courrier réponse du 30 juin 1944 attribuant des matériaux d'urgence



La reconstruction de la maison Terrasson, rue de Santon

invitation



Madame le maire, le conseil municipal et le conseil municipal des jeunes vous convient à la cérémonie commémorative du

80^e anniversaire du bombardement de COMBOVIN *le samedi 22 juin 2024*

Cérémonie à 10h30
au mémorial des Grioles

Rassemblement au croisement de la route de Gigors et de la route de la Chauméane

Rendez-vous des porte-drapeaux à 10h15

Cérémonie à 11h30
au monument aux morts
situé au cimetière

Stationnement à proximité de l'école, 175 rue du 22 juin 1944

Départ du cortège à 11h15 de la mairie

À l'issue de la cérémonie, retrouvons-nous sous le préau de l'école pour partager le verre de l'amitié et pour consulter une exposition consacrée à la libération de la Drôme et des documents ressources (photographies, cartes, témoignages,...)

commune de
combovin

Mairie de COMBOVIN
95 rue du 22 juin 1944
26120 COMBOVIN
04 75 59 82 71
mairie@commune-combovin.fr

Cet évènement a obtenu le
label « Mission Libération »

